

Le Révérend

mon nom, elle rougit beaucoup. Je lui parlai du Révérend, mais je glissai rapidement sur ce chapitre; évidemment, ce sujet la gênait. Je lui parlai aussi de miss Kate; elle me donna les meilleures nouvelles de mon ancienne petite amie.

—J'attends prochainement une lettre d'elle, poursuivit Béatrice d'un air un peu inquiet; je crains qu'elle ne s'ennuie à Boulogne.

—Je ne comptais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici, mademoiselle, repris-je en ramenant la conversation sur elle.

—Je ne pensais pas non plus, il y a un an, me trouver là, répondit-elle en étouffant un soupir.

Les invités de ma tante commençaient à se rassembler sous la véranda. Je vins leur présenter mes devoirs, et une causerie animée s'établit; on ne se sépara que lorsque sonna le premier coup de cloche annonçant le dîner. Quand je sortis de ma chambre pour me rendre à la salle à manger, j'aperçus Mlle Béatrice dans une toilette sombre qui lui allait à ravir.

—Ils ont tous raison, pensai-je; cette jeune fille est incomparablement belle. Jadis, M. l'étudiant n'avait d'yeux que pour sa cousine; pourvu que je n'aie pas devenir amoureux de celle-là!

Après le dîner et quand nous eûmes fumé nos cigares, ma tante me pria de prendre mon violon; j'obéis en soupirant, abandonnant à regret mon moelleux fauteuil.

Mlle Lartius m'accompagna, et j'avoue que, de ma vie, je n'ai eu plus de plaisir et de facilité à promener l'archet sur la corde, tant elle mit de suavité et d'habileté dans son jeu. Mais ce fut bien mieux encore lorsqu'on la supplia de nous faire entendre un de ses morceaux favoris. J'avais ouï maintes fois dans le salon du Révérend, à l'époque où je n'étais qu'un étudiant étourdi, les polkas abracadabrantes de miss Bichette; mais j'ignorais le talent réel et charmant de sa cousine. Je lui en fis l'observation:

—Mon père déteste la musique, dit-

elle simplement.

Mlle Lartius ne faisait pas de tapage, pas d'éclat; elle jouait divinement, tristement, avec une expression profonde qui vous entraînait dans l'âme, et vous mouillait les yeux de larmes.

J'ai gardé le souvenir de cette soirée-là... et de bien d'autres qui l'ont suivie...

II

TROUVAILLE

Nous menions joyeuse vie à Chevière; on s'amusait franchement; ma tante était d'un entrain qui faisait croire chez elle à l'éternel printemps. Notre petite société, vers la fin de la semaine, s'accrut d'un membre: le vendredi soir, nous arriva monsieur le Chanoine (un cousin de Mme de Grandsey). On lui assigna la chambre rouge, laquelle avait l'honneur d'abriter le digne ecclésiastique tous les ans, à cette époque.

Le soir de son arrivée, et tandis qu'on était à table, je vis soudain ma tante blêmir d'horreur et se frapper son front. J'étais en face d'elle; elle me fit un signe des yeux; je me hâtai de quitter ma place et d'incliner mon oreille droite vers ses lèvres.

—Réné, mon enfant, rends-moi un service: j'ai oublié de décrocher les nymphes dans la chambre rouge; éclipse-toi pendant qu'on servira le café...

—Les nymphes, ma tante?

—Oui, les nymphes, le tableau de gauche; tu pourrais aussi enlever la mort d'Atala.

—Pendant que j'y serai, oui, ma tante, rien ne coûte.

—Tu trouveras dans la bibliothèque une vierge de Murillo et un tableau de l'ange gardien: tu les substitueras adroitement, tu sais?

—Oui, ma tante.

—Le chanoine ne s'apercevra peut-